

HOMESOUNDSCAPES

Espace limité infini : murs, porte, fenêtres-écrans d'où observer sur son quant-à-soi. Protection. Infini de l'espace mental, repos du corps, agitation de l'esprit. Fantômes domestiques, libre du réel, des autres. La maison de Duras. L'enfermement solitaire de l'écriture, ouverture sur le monde dans le retrait. Bouddhisme. Home refuge

Son limite acoustique du privé, télé, radio, Deleuze ritournelle.

La maison-musée, mettre les patins avant d'entrer.

Ma bibliothèque, l'image de mes connaissances devant laquelle le visiteur m'approche, me scrute, se fait une image médiatisée. Se faire filmer devant ses livres.

Écran, oubli depuis poste, se poster, rester.

Vu de la rue, lumière jaune, chaleur, repos, foyer.

Beaucoup rentre, peu sort. (Se voit au jour du déménagement).

Location. Chez soi chez l'autre.

Le bruit qu'on entend lorsqu'il s'arrête.

Repères, son.

Ouverture de la porte d'entrée de l'immeuble.

Enfant, comme beaucoup, je reconnaissais à coup sûr le bruit du moteur de la voiture de mon père lorsqu'il rentrait du travail.

L'odeur. Le salon espace vers l'intime, le privé.

Les toilettes. Espace public des invités. Espace personnel. Chiotte émaillé transmis à de nombreuses cultures de par le monde.

Le bruit du frigo.

L'horloge.

Les sirènes des voitures banalisées.

Les sirènes des ribambelles armées par les fenêtres ouvertes.

Les ombres créées par les lumières des voitures sur le mur et le plafond de ma chambre d'enfant, par les reflets sur les pare-brises. Images animés en deux sens, transparences, lumières démultipliant les images.

Le voisin du dessus qui pisse.

L'été. La vie par la fenêtre. La télévision, les voix, cris et discussions. Rumeurs.

Le bruit du plancher. Les pas qui grincent, couinent sur le lino.

La porte qui grince. Huilée, elle ne s'ouvre plus pareil.

Tard le soir, le café que l'on moude dans la cuisine pour le petit-déjeuner du lendemain.

L'été, encore, les copains qui discutent alors que je suis rentré. Le voisin du quatrième qui gueule parce qu'il se lève à 5h du mat'.

Football. Joies. Les cubes des salons qui s'éclairent simultanément.

La radio. Les annonces qui restent. Mitterrand. Brassens est mort. Tchernobyl.

Aujourd'hui, télévision. Les tours jumelles en boucle. Pas de son, des commentaires. Images fondatrices d'enfants nés fin des années 90.

Entourer sa maison de clapissette, pour entendre les pas d'éventuels importuns dans le gravier.

Chanter dans la salle de bain.

Sonoriser toutes les pièces.

Radio, télé, présence. Remplir le volume sonore.

Location. J'occupe les lieux, c'est comme si ma vie n'imprégnait que la surface des murs.

Le locataire précédent a composé de nombreuses musiques pour des chanteurs français connus. Ses bandes sont restées dans la cave, impossible de trouver ses fils.

L'espace rempli des basses vibrations du camion en bas.

Une souris dans le mur.

Des pas.

L'ascenseur, l'interrupteur dans la cage d'escalier, une porte qui claque.

Ici, la marche grince. Ici, le bord de la marche est brisé.

L'air siffle sous la fenêtre.

L'eau dans les tuyaux.

Le néon qui s'allume.

Au fond de la cave, les bouteilles au lance pierre qui explosent.

Les pleurs d'un enfant tombé de vélo.

La fraîcheur de l'allée en été, la chaleur, les gants posés sur le radiateur, l'hiver.

Du béton, du placoplâtre.

Chacun chez soi s'entend chez l'autre.